

JEUDI

8 SEPTEMBRE 1831.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 25.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

FUNÉRAILLES D'UN GRAND PEUPLE.

Et le voilà !

Mort aujourd'hui. Mort pour l'honneur, pour la gloire, pour sa religion. Mort pour nous qui aurions pu le sauver, mort aussi pour les despotes qu'il épouvantait.

La Pologne ne vivra plus désormais que dans l'histoire. Elle avait juré sur son glaive, qui est l'évangile des braves, qu'elle mourrait ou vivrait libre. Elle est morte ! Les débris vénérés de ses enfans couvrent un sol désormais enchaîné, abruti. Nicolas a ordonné, et la Pologne, cette noble nation à laquelle nous devions tant de jours de triomphe, est tombée, seule, sans secours, écrasée sous un monde armé, dévorée par la peste, par la famine, par les rois de l'Europe, lâches auxiliaires d'un roi du Nord.

Honte à vous qui avez permis d'aussi sanglantes funérailles ! Deuil éternel à nous qui avons vainement demandé des glaives pour elle !

Le voilà donc, ce peuple indompté que la mort seule pouvait vaincre ! Voyez comme ses augustes débris se traînent douloureusement vers une mort plus lente, plus cruelle, que leur prépare un orgueilleux despote. Les savanes du Kamschatka, les steppes glacées de la Sibérie vont recevoir de nouveaux renforts ; ils partent. Une mère emporte toutes ses richesses, un enfant au berceau, un fils mutilé ; le vieillard aussi va changer de demeure, parce qu'il a encouragé de sa parole et de son regard le cœur d'un jeune soldat de la patrie. Le voilà, traînant de pénibles jours qu'il va disputer aux neiges éternelles de son nouveau domaine.

Mais le vieillard ne sera pas seul là-bas ; il espère encore ; car la vieillesse a des souvenirs, et les hommes qui l'entourent ont vingt ans et un bras libre. Ils savent, ils répètent que Beniouiski mourut vainqueur à Madagascar, après s'être ouvert un passage à travers des déserts immenses et un océan pacifique si souvent

courroucé. Ils espèrent, les vieillards, non pour eux, mais pour ces poitrines cicatrisées qui ont si vaillamment fait face au péril.

Là sont aussi des filles outragées, courbant des épaules blanches et maigries sous le knout du gardien cosaque qui ne sourit jamais qu'à la douleur. C'était une chambre nuptiale, c'était une couronne blanche qui attendaient la fiancée ; aujourd'hui, un roc glacé, une pluie de neige, voilà sa couche, voilà sa parure. Elle a vécu d'amour, d'espérance et de gloire : elle va vivre de regrets, de deuil et de misère. Mais elle est polonaise, la jeune fiancée, et son front est calme sous un bras de fer, ses épaules se redressent avec orgueil sous le bâton noueux ; on la mutilera peut-être, mais elle mourra sans remords, car elle est polonaise, la jeune fiancée.

Non loin d'elle, mais séparé pourtant par quatre rangs de héros enchaînés, se traîne douloureusement celui à qui devait être unie sa destinée. On frappe son amante, et il est enchaîné ; une main barbare traîne la courageuse fille par ses cheveux souillés de sang, et il est enchaîné ! Que d'amour dans le regard de la vierge ! Qui saura lire tout ce qu'il y a d'horreur, de frénésie, de délire, de haine dans celui du guerrier ! Oh ! que la mort est souvent un bienfait ! Oh ! que le ciel doit avoir de délices pour d'aussi épouvantables infortunes !

La caravane marche.... elle marche encore.... Bientôt elle arrivera : bientôt, et il y a deux mois qu'elle est en route, et les chevaux cosaques ont le pas léger, et il a fallu les suivre à pied !

Les voilà maintenant. A droite un horizon de glace, à gauche un horizon de glace ; partout l'hiver et ses déchirements.

Polonais, voilà désormais ta patrie. Vis maintenant si tu peux. Fais-toi une bêche, et fatigue cette terre de deuil. Courbe ton front que tu as trop long-temps re-



levé. Si tu parles, j'ai un knout tout neuf; si tu souris, si tu espères, j'ai un knout et des cabanons. Je t'ai donné cette terre, vis maintenant, et ne dis plus que ton maître n'est pas généreux; courbe-toi cependant. Et voilà ce qui reste d'un grand peuple!

Rois, souriez à cette sanglante agonie!

Peuples, voyez et méditez!

Rois, donnez des festins!

Peuples, pleurez et priez!

Rois de l'Europe, couvrez vos têtes de palmes triomphales!

Peuples du monde, un crêpe au bras!

Tournez vos regards vers les glaces antarctiques, et voyez ces hommes, ces femmes et ces douleurs....

Voilà tout ce qui reste d'un grand peuple: deuil, sang et désespoir.

O Europe!!!

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

— Monsieur, je suis un brave; voyez mon uniforme et cette croix à ma boutonnière.

— Monsieur, je suis un saint personnage; voyez cette robe noire et ces yeux à demi-éteints.

— Monsieur, je suis un parfait honnête homme; voyez comme je suis vêtu après une banqueroute qui m'a ruiné.

— Monsieur, voyez... voyez... voyez...

— Taisez-vous, hypocrites, taisez-vous: *l'habit ne fait pas le moine*. Je vous connais tous; vous n'êtes que des fanfarons de gloire, des fanfarons de vertu, des fanfarons de probité. Taisez-vous: *l'habit ne fait pas le moine*.

Vous, jeune homme, au verbe haut, vous avez une étoile sur la poitrine, parce que vous avez rampé sous la verge du pouvoir. C'est comme le fêr du bagne; il laisse sur votre habit la trace de votre abrutissement.

Vous, prêtre sacrilège, c'est plus la débauche que les austérités du cloître qui ont terni l'éclat de votre teint et creusé vos joues.

Vous, intègre négociant, nous savons aussi combien vous a coûté la banqueroute qui vous a ruiné. Votre correspondant est allé faire une belle plantation de café au Brésil; allez le rejoindre: il vous attend pour partager.

L'habit ne fait pas le moine.

Si l'habit faisait le moine, Bourmont ne serait pas un traître, le curé Mingrat ne serait point un assassin, Barthe serait un Sully, Périer un Colbert, d'Angoulême un conquérant. Non, *l'habit ne fait pas le moine*, mais il le couvre, et souvent les gens les plus expérimentés s'y trompent.

Voyez cette légion civique à laquelle vous confiez avec une aussi juste sécurité la garde de vos propriétés et le maintien du bon ordre. Croyez-vous qu'il n'y ait pas dans ses rangs quelque lâche, quelque traître, quelque espion qui, sous l'ombre protectrice de son voisin, sous l'honorable uniforme qui le couvre, cache des projets hostiles contre vous-même qui le protégez?... Vous le croyez, dites-vous; tant mieux. Moi, j'ai mon opi-

nion aussi, je la dirai à qui me la demandera, et je me souviens du proverbe: *l'habit ne fait pas le moine*.

Mais pour des gens au moins ridicules, je vous réponds qu'il s'en trouve dans vos rangs. Avez-vous lu le *Journal du Commerce* de dimanche? Oui. Eh bien! n'y avez-vous pas vu un appel à la garde nationale pour établir des catégories? n'y avez-vous pas acquis la certitude qu'on ne voulait pas que les comédiens fussent des citoyens? Un homme n'a-t-il pas osé écrire que l'habit du garde national ne devait jamais se montrer sur un théâtre? Nous voulions stigmatiser une plume vénale, nous aimons mieux la livrer à nos risées.

Oui, les comédiens sont comédiens sur les théâtres; mais avant cela ils sont citoyens. Si vous les aviez vus dans la grande semaine, à Paris, à Bordeaux, à Toulouse et partout, vous auriez vu qu'il y avait dans leur tête autre chose que des vers, dans leur poitrine autre chose que des élans étudiés, dans leurs mains autre chose que des grelots. C'était dans une belle et bonne tragédie que ces comédiens avaient demandé et obtenu des rôles; il y eut amour-propre, émulation, enthousiasme parmi eux. Ce n'était point des rôles de confidens qu'ils briguaient; ils voulaient les premiers emplois, ils étaient sur la rampe, la fumée de la poudre leur plaisait plus que la fumée des quinquets, et les scènes sanglantes qui se jouaient alors n'étaient point des jeux de théâtre que des cœurs de femme pussent regarder sans frémir.

Voilà les comédiens; et vous voyez que *l'habit ne fait pas le moine*.

Sifflez un mauvais acteur, si vous en avez l'envie; applaudissez au talent du comédien, si vous croyez qu'il le mérite; mais hors de là, voyez en lui un citoyen, plus riche que vous de ses études, et aussi riche que vous de son patriotisme.

L'APOCALIPSE

CIVIL, POLITIQUE ET RELIGIEUX DE LA VILLE DE LYON.

Les infâmes! on dirait, à les entendre, qu'il n'y a pas assez de honte sur leurs noms qu'on voudrait oublier, sur leurs personnes que l'on méprise; on dirait que, fanatisés dans le crime, ils appellent le moment où on les sacrifiera à la justice du peuple... Alors ils crieraient à la persécution, à la tyrannie!... On les entendrait du moins; et ils seraient contents! Mais on ne prend pas garde à eux, et ce silence les tue. Aussi voilà le dénonciateur de Labédoyère, le limier qui le traquait dans l'ombre et qui le vendit aux bourreaux du pouvoir; voilà Delesgallery, qui hurle à son tour... Ecoutez, écoutez ces plaintes, ces sanglots d'un esclave: *Nous nous sommes assis le long des fleuves de Babylone, et nous avons pleuré au souvenir de Sion*. Ce qui veut dire: Et après qu'on nous eût destitués, nous nous sommes assis sur les rives du Rhône, et nous avons pleuré au souvenir de nos traitemens. Telle est l'épigraphe qui précède une compilation d'absurdités injurieuses, de sentimens ignobles, et qui suffiraient pour envoyer aux bagnes cinquante républicains.

N'ayez crainte, M. Delesgallery, écrivez, délayez dans

le fiel de la calomnie vos pensées aussi ridicules qu'elles sont coupables ; ne vous arrêtez pas en si beau chemin ; ce n'est point pour vous que gronderont les réquisitoires, ce n'est point pour vous qu'on resserre les cabanons des maisons de force ; n'ayez crainte : on connaît vos opinions carlistes ; on sait que vous n'hésiteriez pas s'il ne fallait qu'incendier la France pour y ramener le mitrailleur de juillet ; tout le monde sait cela : aussi vous pouvez compter que M. le procureur du Roi vous laissera en paix.

Ah ! qu'elle fait mal , cette vérité de fer !...

Pourtant c'est une vérité !... je conçois maintenant les horreurs de 95.

Cependant , que M. *Delesgallery* ne s'y trompe pas , ce n'est ni lui ni son ouvrage qui excitent en nous une indignation que nous n'avions pas encore éprouvée : ce n'est pas lui , parce que nous n'éprouvons rien pour le mépris ; ce n'est pas son ouvrage , parce qu'il est trop lamentablement pitoyable pour soulever un sentiment quelconque... C'est la justice , la justice que nous ne comprenons pas , qui nous épouvante au lieu de nous rassurer ; qui tonne sur le patriotisme et ferme les yeux sur les fauteurs de troubles et de désordres.

Quant à M. *Delesgallery* , considéré comme homme politique , on l'a jugé , et depuis quinze ans il est exposé au poteau de l'opinion publique ; comme littérateur ou publiciste (nous allions dire révélateur ou prophète) , son ouvrage suffirait pour le faire interdire , tant il y a de démenche accumulée sur la démenche. Si l'on nous contestait ce dernier paragraphe , nous répondrions que M. *Delesgallery* est fou ou qu'il ne l'est pas : s'il l'est , qu'on l'interdise , c'est un fou qui mord ; s'il ne l'est pas... le gérant de la *Glaneuse* a été condamné à 200 f. d'amende et un mois de prison , pour avoir parlé politique , et le couteau de la guillotine est encore suspendu sur la tête de plusieurs patriotes.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE BAUDOUIN.

La Favorite , *le Marquis de Mayeux* , *les Carbonari* ,
le Comte de St-Ronan.

Si le public n'avait point accouru , il eût été bien injuste et bien ingrat.. Baudouin méritait la foule , et la foule est venue pour voir des ouvrages nouveaux , pour récompenser de son zèle un acteur infatigable , et peut-être aussi ses deux charmantes filles : la reconnaissance veut avoir ses coudées franches.

On a commencé par *le Marquis de Mayeux* , ou *Une scène d'Holy-wood* , et l'on a bien fait , puis le rire excite le rire , et qu'il fallait gaîment disposer les spectateurs à l'indulgence pour les autres ouvrages. Deux auteurs de Lyon sont les comptables de cette pièce spirituelle où le sel est versé à pleines mains , non un sel mitigé , mais un sel âcre , corrosif ; il y en a pour tous : pour les traîtres , pour les intrigans , pour les champions de la légitimité , pour les rêves creux , pour les hypocrites. C'est un feu roulant de quolibets et de poignantes épigrammes que le public a applaudi avec fer-

veur ; c'est un cadre resserré où les bons couplets abondent , où l'intérêt glisse à travers une route embellie de joyeux sarcasmes ; et quand vous êtes arrivé au but , vous demandez avec empressement les auteurs de ce spirituel vaudeville ; et Cécilcourt-Mayeux , qui a joué de verve , livre aux applaudissemens les noms d'*Ernest* et de *Berthaud*. Les voilà , ils vont continuer.

C'est *la Favorite*. Dieu ! que c'est long ! que c'est fatigant ! De l'esprit souvent , de jolis couplets à de longs intervalles , une intrigue compliquée , diffuse , un rôle joué avec rondeur par *Herguez* , une jeune lady sentimentale et accorte qui n'a rien perdu de sa gentillesse sous les traits de Mlle Hortense , et que je voudrais pourtant toujours entendre chanter juste ; un sous-lieutenant à riche manteau de velours , joué avec légèreté , avec feu , avec ame par *Prudent* , à qui ce rôle difficile fait le plus grand honneur ; et puis deux ou trois personnages insignifiants , et un dénouement prévu dès les premières scènes , voilà quelque chose de l'ouvrage. Quant à l'analyse , à quoi bon ! Il me faudrait une page encore , et vous verrez la pièce , ne fût-ce que par curiosité et pour applaudir *Prudent*. Habitude.

Les Carbonari. J'attendais de la politique , on me donne du drame. Ce ne sont pas là des Carbonari comme je les comprends. Ils n'assassinent pas , ils n'aiment point le parricide , ils veulent autre chose , chose plus belle , plus noble , plus rassurante pour les peuples , moins aimable pour les tyrans. S'il y avait des Carbonari dans la salle , ils ont dû bien rire en face d'un portrait si peu ressemblant. Il y en avait plus d'un , au moins un , croyez-moi.

Hors cela , la pièce a des scènes d'intérêt , de curiosité et d'horreur. La charpente annonce une main exercée qui sait et qui peut , mais qui va trop vite , et qu'il faut retenir. Vous verrez cependant que , dégagé de deux trop longs récits , *les Carbonari* , ou plutôt le *parricide napolitain* , parcourront ou parcourra une longue carrière.

Voici venir *le Comte de St-Ronan* , œuvre bouffonne du grand sorcier Scribe. Je ne veux vous rien dire de la pièce qui ne vaut pas le diable ; mais je dois vous parler de deux acteurs de mérite qui nous ont forcé à l'applaudir.

Le premier , *Achard* , a été la plus drôle et la plus aimable caricature de maître d'école et de comte que je connaisse. Voilà du naturel , du comique ; voyez cette figure , elle ne grimace pas ; et comme elle fait rire ! et sa manière de chanter , de *dire* les couplets , comme c'est vrai , comme c'est facile ! Messieurs les habitués des Célestins peuvent se hâter d'applaudir Achard ; Paris ne tardera pas à le réclamer , et je connais plus d'un théâtre de la Capitale qui se ferait fête d'une si riche acquisition.

Barqui a ajouté à sa réputation d'excellent comédien , et le rôle de *Jacques* est une création qui lui fait le plus grand honneur. Il y a toujours du naturel chez cet acteur ; ici il y avait de la sensibilité vraie , un abandon de bon garçon qui faisait plaisir à voir. Tout cela vaut beaucoup et nous le dirons encore.

Si le public avait su que Mad. Legaigneur était mala-

de, il eût été moins sévère. Vous punissez bien cruellement ceux que vous aimez, messieurs, et j'avais envie de vous chercher noise. Mais vous avez une injustice à réparer, et j'attendrai encore. Le compositeur me presse, au revoir.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Grand-Théâtre aura le second rang aujourd'hui : le riche a le pas sur le pauvre, et l'aristocratie des coffres-forts est plus insolente que celle des parchemins.

Nanine, la Vieille, la Gageure et plusieurs autres nouveautés de ce genre ; et puis *Robin des bois* que nous n'avons pas vu, et *la Pie* qui nous a ravis. Mlle *Berthaud* chantait : le rossignol et la pie peuplent les bois ; et puis Mad. *Pepin* qui a mérité ce qu'elle a obtenu, applaudissemens unanimes ; et puis un bailli sous les traits et avec la voix si bien timbrée de Canaple, dont le présent est si riant et l'avenir si riche ; et puis Sirant, et une Varsoivienne chantée avec ame.

Après cela, deux ballets, *Cendrillon* et *Don Juan*. J'aime du cœur et j'aime des yeux, moi. Ici les yeux sont plus que satisfaits ; je le dis, quoiqu'il ne faille pas trop louer ces dames qui, assure-t-on, vivent beaucoup d'amour-propre et de jalousie ; mais puis-je ne point applaudir au couple - zéphyr Desforges, quand le public m'en donne le signal ? Dois je me taire lorsque, autour de moi, chacun répète que Mlle *Ambroisine taglionise* avec si peu d'efforts ? Voulez-vous que je laisse passer sans battre des mains *Maria-Amour*, à qui de justes éloges donnent encore plus de grâce, de gentillesse et d'aplomb ? Et Mlle *Hélène*, et puis l'autre dont je ne sais pas le nom, si jeune, si vive ; tout cela doit se dire, se publier. Et le corps de ballet ?... L'éloge m'entraîne, il est temps que je m'arrête. Le corps de ballet ne vaut pas le diable, à deux ou trois exceptions près ; il piétine au hasard, il retombe à côté de la mesure, et il faut qu'Aniel soit un fort habile mécanicien pour faire agir sans trop de confusion tant de... tant de jambes sans élasticité. Voyez cela, Messieurs. Je ne dis rien de *Girel*, parce qu'il y a beaucoup à dire de son jeu comique et plein de verve, et que l'espace nous manque. Nous nous retrouverons.

MOBILIER DU GRAND-THÉÂTRE.

Dépenser près de cinq millions pour un théâtre, le surcharger de dorures, appeler les artistes les plus distingués de Paris pour en exécuter les peintures : rien de mieux ; mais, après tant de prodigalités, regarder à quelques mille francs pour renouveler un mobilier qui ferait honte à la plus petite direction foraine, voilà de l'économie bien mal entendue. Il n'est personne qui n'ait remarqué cet esprit de parcimonie qui se mêle à toutes les entreprises du terroir ; mais jamais assurément on ne se fût attendu à voir reparaitre au milieu de nos décors pleins de goût et de fraîcheur la vieille friperie de la salle Soufflot, que l'on avait reçue même à

regret au Théâtre-Provisoire. Comment, avec un costume brillant, oser se reposer sur ces restes de fauteuils ? Quelle illusion pour le public, de voir le salon d'un financier et l'intérieur d'un palais meublés comme le réduit d'un artiste ou la boutique d'une marchande de pommes ? Espérons que notre ville, à l'approche de l'hiver devinera l'emploi que nous lui conseillons de faire de tous ces vieux meubles pour les remplacer par d'autres dignes de figurer sur le premier théâtre de province.

AUX SIFFLEURS D'ANTONY.

Qu'un sifflet à Lyon est d'un secours heureux !
Il tient lieu de savoir à tous nos cerveaux creux,
Qui, sachant pour tout art apposer leur paraphe,
Peuvent siffler du moins sans blesser l'orthographe.

LYON.

M. *Cherblanc*, l'un de nos compatriotes qui a remporté le second prix de violon au Conservatoire, est de retour à Lyon depuis quelques jours. Nous l'avons entendu dans un salon de cette ville, et nous avons applaudi à la hardiesse et à la vigueur de son jeu ; nos lecteurs seront appelés à apprécier le talent de ce jeune artiste qui, nous l'espérons, se fera bientôt entendre sur notre Grand-Théâtre.

— Il vient de paraître à Lyon une dissertation sur le Choléra-morbus, dans laquelle l'auteur fait observer qu'il n'y a pas d'autre moyen préservatif que *la confiance en Dieu*, et cet écrit est publié en l'an de grâce 1851. *Res teneatis !*

GLANE.

- Notre administration souffre. C'est M. le docteur P.... qui la soigne.
- M. le docteur P.... a trouvé le ministère bien malade, pour le guérir, il lui a ordonné la chambre.
- Depuis long-temps M. P.... ne parle pas, il pense.
- Le *Précurseur* va, dit-on, hériter de la perruque de M. *Pasquier*, quel toupet !
- Le juste-milieu entre la *Sentinelle* et le *Cri du peuple*, c'est le *Précurseur*.
- Si M. J... est nommé Pair, il craint d'être *persifflé*.
- La liberté est donc bien malade. M. *Delesgallery* lui donne le coup-pied de l'âne.
- Nous n'avions pas besoin de la brochure de M. *Delesgallery* pour savoir que cet ex-fonctionnaire est un homme de marque.
- M. *Delesgallery* est bien malade. Il est atteint d'une *dénonciation rentrée*.
- M. *Delesgallery* porte dans son nom la récompense de ses œuvres.
- M. *Delesgallery* va publier une notice historique sur la mort de *Labédoyère*.
- Le *Précurseur* veut une dotation pour la pairie, il espère se vendre.
- Qu'aimez-vous mieux *la Gazette* ou le *Cri du peuple*. Ne parlons pas *des goûts*.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.